

Je dois à ma mère que j'embrasse au passage les deux tomes de St-Ex chez la Pléiade, et j'arrive doucement au bout de cette bienfaisante relecture (+découverte des inédits). Il n'y a que *Citadelle* à résister encore un peu. Mais bien que j'aime St-Ex et tout ce qu'il écrit, je constate avec surprise en refermant la belle reliure plein peau (havane pour le vingtième siècle) que sourd peu à peu de ma tripaille engluée de riz ce grand cri: "Merde!" Et encore, je suis poli, j'ai un vocabulaire très riche quand je suis furieux. Merde, donc, j'en ai marre des absolus grandiloquents. Je fais des indigestions de ces statues dressées dans des poses suffisantes dont les sages cheveux blancs ne sont que fiente de pigeon.

Pourtant, comme je l'ai dit, j'aime St-Ex et ses copains. Je le suis sans hésiter quand il en appelle à un sens pour la vie, quand il dit que l'homme a soif d'universel. Mais universel n'est pas l'absolu! Oui, l'homme a besoin que quelque chose le dépasse, mais ce n'est pas à nous de déterminer quoi.

Je repense à cette histoire médiévale que j'aime et qu'Antoine n'aurait sans doute pas désavouée, celle du passant qui interroge trois maçons sur leur activité, et qui se voit répondre successivement "je gagne ma vie", "je taille des pierre", et finalement "je bâtis une cathédrale".

Oui, l'on peut fort bien, comme le premier maçon, ne voir en chaque choses que ce qu'elle nous apporte, c'est ce que j'appelle le matérialisme. Mais quelle désespérance, quelle étroitesse de vue! Lorsqu'on brise ce premier cercle, on voit chaque chose comme un but en soi, et on y trouve du plaisir. On peut vivre passablement heureux de cette quête du plaisir, tant qu'on n'a pas à relever la tête et prendre un peu de distance par rapport à soi, car alors on mesure combien manque encore un horizon dégagé. L'homme a besoin que son action s'inscrive dans un univers qu'il peut embrasser. Il lui faut voir la cathédrale dans la pierre qu'il sculpte, sans quoi il ne peut être heureux. L'homme a besoin que l'univers et la vie aient un sens qu'il puisse saisir pour que lui-même ne soit pas vain.

Une autre illustration de la parabole des tailleurs de pierre pourrait être trouvée du côté de la relation à la nourriture: on peut manger pour vivre ("Et non vivre pour manger", gnagnagna), mais ça ne mène pas loin. La gastronomie, c'est poser l'acte de manger comme une faim (!) en soi, et y prendre plaisir. Enfin, le puits du chapitre XXV du *Petit Prince* nous rappelle que manger (ou boire) peut être communion, et relier à un univers: "Cette eau était bien autre chose qu'un aliment. Elle était née de la marche sous les étoiles, du chant de la poulie, de l'effort de mes bras. Elle était bonne pour le cœur, comme un cadeau."

Donc, oui, l'homme a soif d'horizon. Mais pourquoi se perdre à chercher des absolus? Où est la vie dans ces poses de statues? Où est l'amour? Où est la beauté? Où est l'humour? Si on veut encore pouvoir le défendre, il faut absolument purger l'humanisme de la tentation des absolus.

¹ Le titre est piqué à Roger Garaudy, *Danser sa vie*, Seuil 1973.

Il faut certes se dresser, mais il faut ensuite ne pas oublier de retirer le balais! Car ce dont l'homme a besoin, ce n'est pas de se tenir debout, c'est de danser. *L'homo erectus* n'est qu'une étape dans l'évolution humaine. Bien sûr que j'aime les poings serrés et les grincements de dents des existentialistes. Cette colère qui les dresse est le premier mouvement qui permet à l'homme de se tenir debout seul, et d'apprendre à marcher, à tomber et à se relever jusqu'à ce que l'exercice devienne fluide. Bien sûr.

Certes, la vie est lutte contre cette gravité qui nous plaque au sol, et contre cette autre gravité qui tue l'esprit (spirituel n'est-il pas synonyme de drôle?). Oui, vivre, c'est lutter contre l'entropie qui mène à l'immobilisme universel, c'est lutter contre le quotidien qui tue l'amour, contre la poussière qui ternit le lustre, contre le désir qui s'émousse, en fait contre le beau-fisme qui est admettre cette déliquescence universelle comme irrévocable. Bien sûr que vivre, c'est *d'abord* se dresser "contre", comme l'enfant prend appui "contre" le sol. Mais "lutter contre" n'a jamais rien construit. J'ai en tête cette image de ma petite sœur à onze mois, debout, certes, mais qui n'a pas encore compris qu'on ne peut pas marcher en gardant les deux pieds rivés au sol.

On ne lutte pas en s'opposant, mais en travaillant à mieux. La révolte par exemple n'est pas lutte contre les maîtres mais élaboration d'une autre forme de hiérarchie, sans quoi elle ne fait que changer les rôles. L'écologie, ce n'est pas réduire sa consommation d'énergie, c'est vivre en équilibre énergétique. Le Développement Local, ce n'est pas lutter contre la pauvreté, c'est bâtir l'indépendance. Et la politique n'est pas lutter contre les extrémismes, c'est apprendre à vivre tous ensemble. L'opposition frontale ne fera jamais que renforcer l'adversaire.

La lutte n'est pas le but de la vie, c'en est un préalable. Le but, c'est que le spectacle soit beau. De la rigidité de l'opposition, il faut aller vers le mouvement, le pas de danse, il faut apprendre cet art des équilibres perpétuellement instables du saltimbanque. La danse est chute sans cesse contrecarrée, c'est l'irruption du dynamique contre l'immobilisme des absolus, c'est la supériorité du feu d'artifice sur le réverbère. La danse, c'est préférer au bonheur, statique, l'élan de l'enthousiasme. C'est ne rien prendre comme acquis, mais comme toujours-à-crée. C'est dénoncer la tentation de la pureté, au bénéfice du renouvellement permanent. C'est aimer chaque matin d'un amour nouveau.

Contre la tyrannie des absolus, réhabilitons la folie et la passion, seules capables de soulever l'enthousiasme. Ce ne sont pas des fonctionnaires qui vont résoudre les problèmes écologiques et sociologiques qu'engendrent l'argent ou le pouvoir érigés en idole, mais les amoureux et les fous (quelqu'un m'explique la différence?). Allons chanter à tue-tête sur tous les toits-terrace qu'il n'y a qu'une seule fin: l'esthétique, qu'un seul bien: la beauté, et que ceux qui veulent faire d'un dieu, de l'homme ou du marché des absolus préparent le lit des fascismes et des tyrannies.

Ceux qui prétendent que la vie est belle sont des menteurs: la vie n'est jamais que très précisément ce que nous en faisons. Il nous appartient donc de la faire belle, en la dansant enfin. À nous d'en appeler à l'humour et à la folie, à l'amour et à la beauté, pour nous délivrer des immobilismes, même dressés.

Soyons enthousiastes et déraisonnables!

laurent
Boquete, le 30 avril 2002